

moins intéressants que la fortune ne le permet pas.

Victor DEBAY.



## LIEDER CONTEMPORAINS

E. JAKUES-DALCROZE :

*Chansons simples et Rondes enfantines*

Parmi les compositeurs de notre temps, il en est un, M. Jaques-Dalcroze, qui tranche nettement sur tous les autres dans la partie la plus spontanée de son œuvre. Symphoniste de talent lorsqu'il s'adonne au drame lyrique, il s'affirme surtout de premier ordre dans les chansons dont il écrit lui-même la musique et le texte.

C'est uniquement sous ce dernier jour que je voudrais l'envisager ici, parce que sa personnalité me paraît excellente à cet égard, tant par les qualités propres dont elle se compose, que par l'influence heureuse dont je la crois susceptible au milieu des complications esthétiques et sentimentales de notre âge. La fréquentation de ses mélodies franches et volontairement naïves offre quelque chose comme une cure d'air aux dilettanti fatigués par tant d'excès harmoniques. On respire dans les recueils du compositeur genevois des senteurs de thym et de lavande; et voici de la musique où l'esprit peut un temps rêver et s'ébattre avec délices, pour mieux goûter après les créations plus subtiles du génie contemporain.

Je ne parlerai donc pas de *Sancho*, la belle comédie musicale, où M. Dalcroze a mis au service de sa verve les ressources d'une technique accomplie et d'une écriture contrapuntique savante et serrée. Je laisserai de côté les scènes dramatiques et les vastes mélodies, les jolies danses romandes pour le piano, les quatuors et les concertos, où s'applique sa volonté d'être musicien et de n'estimer étranger à soi rien de musical. Je n'analyserai même pas son vigoureux *Poème alpestre*, plein d'une débordante vitalité, ni cette gracieuse *Janie* qu'illuminent les trésors d'une invention charmeresse; mais, feuilletant les albums de ses chansons primesautières, c'est là que je le verrai plus triomphant qu'au théâtre et dans les concerts, seul avec la faible voix humaine, en face de la

grande nature, ou devant les joies et les tristesses de nos cœurs palpitants (1).

Dès longtemps les jolis sourires de la vieille musique française, les délicates fleurettes d'Auber et de Boïeldieu s'étaient évanouis sous des préoccupations d'art plus tendues, et le mimétisme wagnérien, après le culte de Beethoven et de Schumann, avait mis en fuite de tous les cerveaux créateurs les accents naturels et limpides qui s'y épanouirent autrefois sans honte. Si bien que depuis de longues années les esprits dénués d'une éducation suffisante pour pénétrer les arcanes de la grande musique, et les bons musiciens eux-mêmes, quelquefois avides d'un léger délassément, cherchaient en vain la satisfaction de leurs simples désirs. Les derniers renoncèrent à toutes les joies de cet ordre et ceux-là durent se rejeter sur le chatnoirisme; ce qui nous procura le poison mélodique distillé successivement par Fragerolle, Delmet ou Botrel, et lancé dans le monde en formidables stocks. Car, si le mouvement parti de la rue Victor-

(1) Les détails biographiques demeurent trop stériles dans une étude sur l'œuvre d'un artiste pour qu'on doive s'y attarder longuement. Aussi me contenterai-je, en ce qui concerne la carrière de M. Dalcroze, de transcrire les lignes suivantes extraites de la *Patrie suisse* et reproduites par certains éditeurs, avec une abondance légèrement indiscreète. Elles suffisent à faire comprendre quelle sympathie doivent éprouver les musiciens français pour leur jeune confrère helvétique :

« Né à Vienne (Autriche), le 6 juillet 1865, M. Emile Jaques est d'origine vaudoise. Il a fait à Genève d'excellentes études littéraires poussées jusqu'à l'Université inclusivement. Mais, comme le dit le héros d'un de ses opéras, Noël, l'amoureux de Janie :

La musique nous vient de la grâce divine....

et, après les empêchements traditionnels éprouvés par tous les compositeurs, il finit par s'engager sans arrière-pensée dans cette voie si souvent semée d'écueils. Il se mit courageusement à l'étude, et après avoir fréquenté les classes du Conservatoire de Genève, il partit pour l'Allemagne, puis pour Vienne où il suivit les cours des meilleurs professeurs, et enfin pour Paris où Delibes contribua à parfaire son éducation musicale.

Son bagage musical suffisamment complet, M. Jaques-Dalcroze revint au pays natal où il trouva bien vite à utiliser son talent. A la mort du regretté Hugo de Seuger, survenue en 1892 il hérita d'une partie de son enseignement de l'harmonie au Conservatoire de Genève. En outre, pendant quelques années il fit, pour les abonnés des concerts du théâtre, des conférences musicales justement appréciées, dans lesquelles il combattit énergiquement pour la jeune école française.

.. Il fit aussi d'intéressantes études comparatives sur les principaux critiques de France... cherchant à hausser le niveau de la critique en Suisse... Mais son travail favori est toujours la composition. »

La première édition des *Enfantines* de M. Dalcroze parut en 1898.

Massé donnait à la France un admirable décorateur, M. Henri Rivière, il ne détermina dans le domaine littéraire et musical que de piètres à peu près dont la médiocrité bourgeoise allait se former un idéal soi-disant artistique. On démarqua tel adroit poète, tel musicien gracieux. On composa de ce mélange d'eau claire et de vin sans force une sorte d'« abondance » dont la fadeur et la niaiserie parurent à d'aucuns les modèles d'une simplicité méritoire, et nous entendîmes je ne sais quelle Manon, fille bâtarde de Jenny l'ouvrière, conviée à contempler le soleil en des couplets où reviennent vingt fois de suite les mêmes dessins amorphes et rachatiques.

Tout à coup voici danser au plafond les joyeux reflets dorés que Phébus-Apollon répand sur l'eau vive d'une imagination musicale et charmante; voici pleurer, comme la rosée matinale au tendre calice des pervenches, les plaintes d'un cœur harmonieux. Nous avons devant nous les « Chansons simples dans le style populaire » et les « Rondes enfantines » dont M. Dalcroze conçoit la musique et les paroles françaises avec la même souplesse et la même élégance. Ils sont minces, les deux recueils; ouvrons-les néanmoins d'une âme recueillie, car ils renferment ce qu'il y a de plus précieux dans l'art, un écho sincère des émotions humaines, vigoureusement rythmé suivant les gestes des corps jeunes, laborieux et sains.

Travaillons, ma mie, en chantant.  
Travailler, youp, c'est la vie;  
Le travail c'est du bon temps.  
Travaillons, ma mie, en chantant!

La bise a soufflé  
Sur la grande plaine  
Où naissait le jeune blé.

La bise a soufflé  
Sur la grande plaine...  
Et le bon grain s'est envolé.

Malheureusement nous ne saurions étudier une à une tant de pièces également dignes d'attention; et, d'autre part, il est presque impossible de les classer, pour faciliter notre tâche, par groupes nettement déterminés. Essayons toutefois, en laissant de côté les « Rondes enfantines » sur lesquelles nous reviendrons plus tard, d'examiner les caractères principaux qui distinguent les « Chansons simples dans le style populaire ». Leur sentiment respectif en permettra la répartition mieux

que tout autre point de vue, et nous les distribuons facilement suivant les deux grandes classes des émotions universelles: la tristesse et la gaieté.

C'est toujours à ces deux antipodes, larmes et rire, que se ramènent toutes les expressions esthétiques chez les hommes primitifs. Mais M. Dalcroze est trop civilisé pour ne pas cultiver aussi la nuance intermédiaire, la mélancolie, cette volupté spéciale que laisse aux âmes généreuses le bonheur envolé, ce compromis subtil entre la douleur et la joie. Et tout de suite observons que, dans ses romances populaires, la gaieté prime la mélancolie et la mélancolie, la tristesse.

Je ne l'en aime que mieux. Car précisément cette belle humeur et cette allégresse offrent un réconfort salutaire contre notre ambiance atrabilaire et morne. Je vois d'ailleurs avec plaisir plus d'un symptôme annoncer aujourd'hui le déclin du pessimisme desséchant que nous légua la génération précédente, et je m'empare de l'occasion pour protester énergiquement contre l'esprit dans lequel on prétendait récemment faire goûter certains maîtres. Eug. Lamy, dans une aquarelle qui figurait à la Centennale, représentait jadis les auditeurs de la *Symphonie en la* tout prêts à rendre l'âme : ceci témoignait déjà chez eux d'une affectation ridicule. Mais naguère un peintre italien, dans un tableau que nous vîmes également à l'Exposition de 1900, représentait quelques jeunes hommes écoutant une sonate de Beethoven en des poses que les damnés de Dante eussent à peine imaginées. Pour le coup je m'insurge et me refuse à croire qu'on ne puisse goûter une belle œuvre sans se torturer à ce point. Sinon je préfère la *Grande Duchesse* : ce serait moins musical mais assurément plus humain.

Parmi les chansons qui nous occupent je n'en vois donc que deux ou trois de vraiment tristes : *Deux amants près du lac bleu*, *la Bise a soufflé* et *Hum! Hum!*

La tristesse ne dérive d'ailleurs chez elles que du texte et de la ligne mélodique, car le rythme, comme dans tous les chants populaires, y demeure ferme et sans abatement, et les deux premières sont même écrites en majeur. La troisième, *Hum! Hum!* l'une des plus remarquables du cahier, appartient au ton de ré mineur, mais se nuance d'une ironie qui en atténue un peu la tristesse et l'on y perçoit presque autant de souffrance résignée que d'amère

douleur. C'est tout un petit drame où se montre admirablement la manière poétique et musicale de M. Dalcroze. Bien que très plaintif, l'air en est franc et facile à retenir :

Un jour étant sur la grève,  
Hum, hum,  
Vit passer comme en un rêve,  
Hum, hum,  
Un homm' qui venait d'Genève,  
Hum, hum,  
Lustucru,  
Je l'ai cru,  
Lustucru,  
Je l'ai cru ;  
Hum, hum...  
Un homm' qui venait d'Genève  
Hum, hum!

L'effet de ces hum, hum ! délicatement rythmés et renfermant une lueur d'espé-



rance narquoise, augmentent de couplets en couplets, oscillant sans relâche entre les ardeurs de la jeunesse qui veut vivre et l'abattement des illusions déçues.

Il me prit par le corsage — Et me dit : « si tu es sage, — je t'offre le mariage ».

Puis, quand il m'eût embrassée, — Dit : « Je pars pour une année, — Attends-moi, ma bien-aimée ».

J'attendis l'année entière, — Et chaque matin j'espère, — Le jeune homm' ne revient guère.

C'est un noble de naissance — qui est né dans l'opulence ; — Je l'attends en confiance.

Cela n'est-il pas absolument populaire, dans la note naïve et spontanée dont je parlais tout à l'heure, avec une pointe de malice que soulignent les « lustucru » concis mais pleins de sens, chevilles tra-

ditionnelles si bien légitimées par les « je l'ai cru » voisins ?

Tout ceci est d'un esprit charmant et ce mélange d'ingénuité et d'ingéniosité marque fortement les conceptions de M. Dalcroze et les rend aimables et sympathiques entre toutes. Ses mélodies offrent un continu aspect d'épanouissement capricieux. Même quand elles pleurent, comme dans *Hum! hum!* elles sourient encore. Leurs allures demeurent étonnamment libres et leurs rythmes, variant avec désinvolture sans même qu'on s'en doute, bousculent une prosodie toujours prête à céder aux caprices d'enfant gâtée de sa petite sœur, la musique.

Enfin les harmonies, pleines sans être chargées, y accompagnent la voix qu'elles ornent le plus souvent de modulations brèves et délicates. Et le tout pétille non point comme les champagnes de grande marque, mais ainsi qu'un bon cidre, frais et savoureux.

Les chansons mélancoliques : *Mon lac est pur*, *la Petite Maison*, *l'Arc-en-Ciel*, *l'Oiselet*, autant de bijoux exquis... et celles dont la gaieté confine au recueillement, telles que le *Chant des Canotiers*, pur joyau de grâce adolescente, avec ses lignes flexibles et pudiques, ou que la *Chanson à la Lune*, vaporeuse comme la brume des nuits automnales, dérivent presque toutes de l'amour de la Nature. En musique, de même qu'en peinture, les paysagistes inclinent facilement à la rêverie. L'espace avec ses féeries changeantes et l'attachement qu'inspirent les sites familiers distille des baumes attendrissants dans les cœurs d'artistes, et la lyre comme le pinceau frémit à son aspect d'une émotion profonde et presque douloureuse.

Mais le tempérament de M. Dalcroze reprend vite ses droits. Il secoue promptement toute atmosphère troublante, pour entonner à la joie de vivre un hymne familial. Et la *Farandole* déploie son entrain vertigineux sur l'herbe foulée : « Tant pis pour elle, ça lui apprendra, l'herbe foulée repoussera ! » et l'on plante la vigne avec une sorte de fureur laborieuse, et l'on chante à gorge déployée le prestige du pays natal, et l'on aime, et l'on travaille, et l'on raille gentiment les *Fillettes d'Estavayer* et les *Gas d'Yverdon*, sur des carrures fines et fortes, toutes pleines d'élan de verve et de satisfaction. *Hardi! Jean-Louis*, v'la l'jour qui s'lève, — et Jean-Louis de saluer l'astre levant

et la bonne journée qui vient : « Mon cœur est à gauche, mon cœur est content ! »

Parfois même la gaieté se hausse ici jusqu'à la joie ; joie de monter vers les cimes étincelantes, *Par le chemin grimpant* ; joie de confier l'auguste semence à la terre maternelle. Et c'est alors la *Chanson du blé*, grandiose comme un psaume et presque liturgique dans ses harmonies tranquilles, dans ses lignes sereines, dans son allure calme et grave, aussi distante des lenteurs inactives que des précipitations inconsidérées :

Dans la bonne terre  
J'ai caché le grain.  
Le bon Dieu, j'espère,  
Me le rendra bien.

L'or couvre la terre,  
L'or qui fait du pain :  
Nous allons, ma mère,  
Moissonner demain !

Je doute qu'aucun autre compositeur de nos jours ait réalisé des pages plus naturelles et plus distinguées à la fois. M. Alfred Bruneau, par exemple, dans ses *Lieds de France*, dont je goûte d'ailleurs infiniment les parfums archaïques et l'intensité expressive, n'a réalisé qu'une simplicité factice, régal des lettrés musicaux. Et, si l'on en excepte la *Ronde des petites belles*, si suave dans ses frêles contours, et peut-être une ou deux autres pièces, on n'y trouve que des morceaux d'une exécution relativement difficile et d'une popularité purement apparente. Il en va de même des autres musiciens contemporains, ils peuvent écrire exceptionnellement quelques mélodies de caractère impersonnel et spontané ; jamais ils n'en donnent une série complète.

En tous cas M. Dalcroze reste absolument unique sur le terrain des « Rondes Infantines » où nous avons encore à examiner son beau talent.

Sa bonhomie et son entrain ont créé là tout un monde affairé, puéril et bavard, un peu moqueur et très bruyant, gauche et malin, tout bonnement adorable. Les petites filles y font les dames, les petits garçons les messieurs avec d'impayables mines et tous, bébés jouant à la maman ou à la *bonne marchande*, blaguant le *Petit Innocent* qui rougit devant sa dame ou menaçant le *méchante petit garçon...*, tous y sont pris sur le vif et fixés mélodiquement par des thèmes d'une invention tellement directe qu'ils se gravent définitivement

dans les mémoires les plus rebelles au bout de deux refrains et deviennent inséparables des mouvements et des jeux qui en déterminèrent l'éclosion.

Kirikirikère, l'on aura beau faire ; kirikirikan, la maman l'apprend !... ou bien :

Je vois, Madam', je vois, Madam', que vous avez un beau bébé...

Voilà des trouvailles touchant au chef-d'œuvre par la justesse d'un rythme un peu lourdaud, par la nouveauté des lignes un tantinet dégingandées, par la couleur merveilleusement adéquate des accompagnements. Et d'où vient une telle perfection dans le genre ? Là même où d'autres auraient dû se décanter l'âme longuement pour atteindre à la limpidité de l'enfance, on dirait que, par un étrange privilège, M. Dalcroze n'ait eu qu'à rester lui-même. Chez lui, l'acquisition de ses connaissances techniques paraît n'avoir compromis en rien cette virginité d'impressions qui se reflète en des inventions où la douleur de vivre ne jette pas une ombre, ou tout sourit, comme au matin de l'existence, d'un bon sourire béat et rose, qui sent bon et qu'on voudrait croquer.

Plusieurs écrivains prétendent que le génie de Lafontaine tint à ce qu'il crut à ses animaux ; il était convaincu de ce qu'il leur faisait dire, et même Hello affirme que c'est là tout le secret du style. A ce compte, M. Dalcroze est un styliste incomparable, car il croit sérieusement à ce que racontent ses petits bonshommes ; il y croit tout autant qu'eux, n'en doutez point, et c'est pourquoi il leur fait chanter si bien leurs petites farces, avec parfois des sautes de rythme tellement amusantes qu'on en meurt de rire.

Cependant il redevient papa lorsque l'occasion s'en présente et je présume qu'il se moque un peu de ces chers mignons, quand il leur chante, par exemple, la *Ronde des petits oiseaux bien sages*. Les pauvres innocents écarquillent alors des yeux stupéfaits. Non, mais écoutez-moi cette histoire ahurissante :

Dans les bois tous les dimanches  
Les petits corbeaux  
Descendent des vertes branches ;  
Sautent en bas d'en haut,  
Et levant la patte en cadence  
Dansent tout en rond dansent, dansent, dansent,  
Et levant la patte en cadence  
Dansent tout en rond, tout en rond, pour de bon  
Coua, coua, coua, coua,  
Les petits corbeaux ont été bien sages  
Coua, coua, coua, coua,  
Comme on danse bien, quand on est en train !

Les petits poulets mettent leurs poings sur leurs hanches d'un geste coquet ; piou, piou, piou, piou ! Les petits ramiers, avec des brins de pervenche, se font des colliers ; rou, rou, rou, rou !

Et quel joli air ! comme il est aérien et bancal tout à la fois ! comme il est drôle ! Et pour que cette espèce de féerie soit plus merveilleuse encore, voici le piano lui-même qui fait des siennes et qui sous les sautilllements et les trébuchements des voix, pose de délicieux petits dessins qui s'enflent et se reploient délicatement, des basses solides et de chantantes syncopes à la manière des violoncelles... Savez-vous que c'est une pièce accomplie, cette petite ronde ! et combien de grosses boursoufflures je donnerais pour une telle page verseuse d'idéal dans les imaginations juvéniles !

Toutes ces chansons et toutes ces rondes sont écrites à deux voix (comme aussi les jolies chansons religieuses dont je n'ai plus le temps de vous parler) ; mais on peut les chanter en solo ; et j'espère que toutes se répandront rapidement en France.

Que si vous vous moquez de moi parce que je goûte les enfantines de M. Dalcroze, je vous répondrais que nous sommes du pays où le plus grand des critiques, dans le plus grand des siècles littéraires — quoi qu'on dise — avouait le plaisir qu'il prendrait à Peau d'Ane. Et je ne rougis vraiment pas d'aimer si fort le musicien dont je célébrerai deux fois la candeur en le saluant ici comme le *Mozart des gosses* !

Jean D'UDINE.



## LE THÉÂTRE DU PRINCE-RÉGENT

A m'acheminer vers le théâtre des *Bühnenfestspiele* munichoïse, j'ai ressenti quelque chose de l'émotion qui nous étreignait jadis, premiers pèlerins de Bayreuth, lorsque nous gravissions, dans l'anxiété d'une réalisation impatientement attendue, la colline sur laquelle se dresse le temple d'un art nouveau... Une large avenue y mène, plantée de mâts que relie naïvement l'un à l'autre des guirlandes de feuillage et qui déploient en oriflammes, dans le poudroiement de lumière d'un après-midi d'été, les couleurs bavaroises. C'est le long des édifices en construction, des bassettes en planches érigées à la hâte par quelque *Bräuhaus* en renom, des bosquets de sapins qui bordent la route, un défilé de calèches surannées conduites d'une allure débonnaire par